



“ ”Ils sont fous ces Portugais”. À propos d’insolite et de comparatisme

Fabienne Wateau

► To cite this version:

Fabienne Wateau. “ ”Ils sont fous ces Portugais”. À propos d’insolite et de comparatisme. Arquivos da Memória ”, 2009, 5-6 Antropologia, Arte, Imagem, pp.215-222. halshs-00510031

HAL Id: halshs-00510031

<https://shs.hal.science/halshs-00510031>

Submitted on 17 Aug 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paru dans : *Arquivos da Memória*, 5-6 « Antropologia, Arte, Imagem », 2009 : 215-222.

**« Ils sont fous ces Portugais ! »
À propos d'insolite et de comparatisme**

Fabienne Wateau

CNRS - UMR 7186
Université Paris Ouest Nanterre La Défense

Le premier plan commence par l'image d'une jeune femme blonde assise à une table. La nappe est bleue, le papier peint est jaune et à rayures. Sur la table, un œuf à la coque attend dans son coquetier. La voix off annonce : « *Quel curieux spectacle, pour un Allemand, que la vue d'un Français mangeant un œuf à la coque. Il commence par prendre une tranche de pain blanc, la beurre, et la découpe en petits bâtonnets rigoureusement parallèles. Le Français n'utilise pas de cuillère pour éviter la délicate coquille. C'est à la main qu'il entre dans le vif du sujet. Le Français aime saucer. Il y a quelque chose de sensuel dans cette image du bâtonnet de pain blanc transperçant la surface du jaune pour s'enfoncer au plus profond de l'œuf. Les Français ont un nom pour désigner ces petits bâtonnets de pain. Ils les appellent des mouillettes* ». La jeune femme représente une Française, laquelle s'exécute au fil du commentaire. On la voit dépiauter la calotte de l'œuf à la main, sans aucun ustensile. Puis les doigts tenant fermement la mouillette semblent comme vouloir tous plonger à l'intérieur de l'œuf. Le commentaire continue : « *Parfois, la lave encore chaude et visqueuse déborde de la coquille et coule le long des doigts pour atterrir sur la nappe. Il faut avouer que le spectacle n'a rien de bien appétissant. Si, par mégarde, l'œuf à la coque est un peu trop liquide, il est bien difficile d'y plonger la mouillette, d'autant que le pain français est souvent mou et spongieux. Et que se passe-t-il si l'œuf est trop dur ? La fusion entre les deux éléments n'a pas lieu. Toutes ces mouillettes préparées avec amour, pour rien.* »

Ce film extrait de l'émission télévisée *Karambolage* a été diffusée sur le canal franco-allemand Arte (www.arte.tv). Sur le DVD réunissant une vingtaine de ces regards croisés sur la France et sur l'Allemagne, l'émission qualifiée de « ludique et d'impertinente » propose une espèce d'ethnographie des objets, des pratiques et des habitudes du pays voisin. Le Français est le plus souvent étonné des images données de ses objets familiers. J'imagine qu'il en est de même pour l'Allemand, sans avoir pu néanmoins le vérifier.

L'épisode des mouillettes ne laisse pas le spectateur français indifférent. L'enfant de dix ans y voit immédiatement les anomalies de la procédure et l'incongruité de la scène. Il remarque tout d'abord que la dame ne mange pas proprement, qu'elle fait déborder le jaune de la coquille, et surtout qu'elle a oublié de mettre l'assiette sous le coquetier, la fameuse assiette qui contient les mouillettes et qui sert aussi, et bien sûr, à éviter que l'œuf ne coule sur la nappe. Puis il constate que le pain n'est pas celui qu'on lui donne habituellement. Car les mouillettes ne se font pas avec du pain de mie, mou et spongieux – comme il est dit dans le film – mais bien sûr avec de la baguette fraîche et croustillante. En effet, comment plonger un bâtonnet de pain sans croûte dans un jaune d'œuf chaud ? C'est assez ridicule et forcément inefficace. L'image du pain mou secoué, dégoulinant d'œuf, provoque enfin les rires ou un haut-le-cœur chez l'enfant, qui ne manque alors de dire que c'est dégoûtant, ou encore qu'il ne faut pas jouer avec la nourriture¹. Tous les objets nécessaires pour manger un œuf à la coque sont pourtant disponibles sur la table : le couteau, la cuillère, le pain, le beurre, l'assiette, l'œuf à la coque dans son coquetier. Le couteau n'a servi qu'à beurrer le pain, alors qu'il sert aussi, bien évidemment, à tapoter la coquille à l'endroit précis où la calotte sera découpée et à l'ôter avec sa pointe². La cuillère sert à finir de manger l'œuf, et notamment le blanc qui adhère à la coquille. L'assiette sert à accueillir la baguette fraîche, qui sera découpée en bâtonnets réguliers, lesquels seront beurrés puis soigneusement rangés sur le côté de façon à réserver une place pour le coquetier. Au pire, la baguette peut être remplacée par du pain de mie, mais qui sera forcément grillé, donc ni mou ni spongieux.

L'adulte aura forcément vu et entendu autre chose, un discours scabreux et légèrement salace, renvoyant sans doute à de vieux fantasmes et à une image décalée et érotisée de la France. Associée à l'image, il n'y a guère de doute sur la connotation sexuelle de la narration. L'œil glauque de la jeune femme, au moment précis où elle ingère la mouillette trempée d'œuf, est particulièrement signifiant. L'allusion à la lave chaude qui dégouline sur les doigts, bien moins gracieuse et subtile que l'allégorie à propos des sucettes à l'anis d'Annie de notre cher Serge Gainsbourg, ne laisse planer aucun doute. Qu'avait donc envie de dire le réalisateur ? Que la France reste la France ? Que Paris est la ville de tous les plaisirs ? Nous n'en saurons pas plus. Mais passons maintenant au Portugal.

* * *

Quand Paula Godinho m'a demandé d'écrire un article sur le Portugal vu de l'extérieur « Olhares de fora sobre Portugal », je n'ai pu m'empêcher de penser : « encore ! ». Déjà au dernier congrès de l'APA, en 2006, Cristiana Bastos m'avait gentiment invitée à parler de mon « Portugal ethnographié ». J'ai accepté l'exercice par amitié mais en optant immédiatement pour une parade, celle qui a consisté à focaliser sur l'histoire et les objectifs de notre revue française *Recherches en anthropologie au Portugal*. Bien des années auparavant, en 1998, João Leal m'avait aussi demandé d'écrire un article sur la perception que j'avais du Portugal et des Portugais. J'avais alors écrit l'article, mais jamais je ne lui ai remis. Avant d'en expliquer plus loin et plus longuement les raisons, relevons cette première observation. Trois professeurs universitaires, de trois institutions

¹ Je remercie Emma Beaumont, ma nièce, et Emma Grenet, sa copine, pour l'expérience empirique qu'elles ont bien voulu mener à partir de ce film.

² Des variantes dans la pratique peuvent être opérées : certains utilisent une fourchette dont une dent sera glissée sous la calotte tapotée et tournée de façon giratoire afin de détacher la coquille ; d'autres utilisent l'instrument spécialement réservé à cet effet, le « ciseau à œuf » en inox. Jamais personne n'ôte la coquille brûlante à la main.

différentes à l'époque (Universidade Nova, ICS, ISCTE), m'ont chaque fois fait la même requête. À chaque fois, ils m'ont répondu de la même façon quand je leur réclamais l'argumentaire qui oriente habituellement les objectifs scientifiques d'une demande d'article : « Fais comme tu veux », m'ont-ils rétorqué. La science en prenait de suite un coup. Mes trois collègues portugais demandaient en fait à l'étrangère que toujours je serai – bien que depuis 20 ans en flirt régulier avec le Portugal – de proposer une représentation personnelle de leur pays. Première interrogation : mes collègues anthropologues portugais seraient-ils si curieux de savoir ce que l'on (je ?) pense d'eux depuis l'étranger ? Ou bien s'agit-il de demander à l'anthropologue venue de l'étranger ce qu'elle voit de plus que l'anthropologue autochtone ? Simple curiosité, manque d'imagination ou véritable question anthropologique ? Si la demande est véritablement anthropologique, elle renvoie dès lors au vieux principe et déjà largement débattu du regard éloigné. Or, cette demande a-t-elle vraiment du sens ? Suis-je encore suffisamment distante et éloignée pour pouvoir répondre ? Et surtout, à quelle fin ce type de demande peut-il alimenter une réflexion scientifique sur l'autre ? Par amitié pour Paula, j'essaie aujourd'hui de fournir un texte, qui servira aussi de réponse à João. Mais rapidement, j'essayerai surtout d'expliquer combien l'approche recèle de travers et mériterait une toute autre attention.

L'insolite et les lois universelles

Retournons à nos mouillettes, pour revenir immédiatement ensuite au titre principal de cet article. Avec les mouillettes, le réalisateur a porté son regard extérieur sur une chose qu'il trouve insolite, qui n'appartient pas à son savoir implicite, et qui ne correspond pas non plus à une expérience personnellement éprouvée (sinon il se serait brûlé les doigts). Le spectacle est curieux – précise-t-il – et, par amusement, il force un peu le trait, joue d'une prose recherchée et mesure son effet, ce qui est plutôt réussi si son objectif est bien d'être ludique et impertinent. Notre réalisateur ne se revendique pas anthropologue.

Qu'est-ce que l'anthropologie peut dire sur l'insolite ? Le propre d'une culture, si l'on en croit Maurice Block, serait de ne pas porter attention à ce que l'on sait, à ce qui est implicite, mais seulement à ce qui est différent, à ce qui n'est pas habituel. Ainsi ne parlerait-on pas avec des autres de ce que l'on sait, et jamais spontanément de notre savoir profond. Ce savoir-là n'est pas partagé, il n'est implicite qu'avec des semblables. Ce dont on parle, si l'on s'en tient à ce raisonnement, c'est de ce qu'on ne sait pas, de ce qui paraît insolite. C'est l'exemple des bananes posées sur un clavier d'ordinateur. Le test consiste à laisser regarder les gens pendant un temps puis, quelques minutes plus tard, de leur demander ce qu'ils ont vu. Tous se souviennent des bananes ; les détails du quotidien d'un bureau, en revanche, sont plus ou moins bien mémorisés. Or, dit Blok, c'est précisément ce qui est familier à tout un chacun, dans un contexte historique particulier, ce que les anthropologues appellent culture (Block, 1998). L'anthropologie ne consiste pas à s'arrêter sur l'insolite mais à tenter de comprendre une culture et des savoirs. Aussi, sans doute faudrait-il laisser les bananes et les mouillettes de côté pour nous focaliser plutôt sur les éléments de savoir partagé qui constituent une culture.

Dans les années 1980, à la Sorbonne Paris V dans le cursus en anthropologie, on ne nous enseignait pas tant à repérer les différences qu'à tenter de dégager des lois universelles. Nos professeurs, incontestablement influencés par les travaux de Levi-Strauss sur l'inceste et la parenté, mais aussi par ceux de Leach sur l'unité de l'homme, Chomsky sur les invariants du langage et, déjà avec un peu plus de recul, de Murdock et de ses *files*, invitaient à travailler sur ce qui fait le lien entre toutes les sociétés du monde. Notre matière à penser était alors la parenté (qui épouse qui ? qui hérite quoi et de qui ?), l'économique (qu'est-ce qu'on mange, qu'est-ce que l'on achète, troque ou vend ?), le politique (quelles hiérarchies pour quoi et pour qui ?) et le religieux (quels autres êtres et mondes associés ?). Nous devions à partir de nos lectures et de nos terrains en dégager les représentations différentes éventuelles, mais toujours au service d'une pensée orientée vers l'universalité. L'anthropologie était alors, nous rappelaient-ils régulièrement, une science de l'homme, une science des humanités. Aujourd'hui, elle serait plutôt une science du

mode de fonctionnement des sociétés, dans leur transversalité et leur transnationalité, le plus souvent pour elles-mêmes, certes en articulation entre elles, mais plus rarement pour dégager des réflexions philosophiques à large échelle.

L'identité et le stéréotype

En attachant notre regard à la différence et à l'insolite, à ce que l'un dit et à ce que l'autre répète, sans doute pourrions-nous aussi faire de l'anthropologie, pourvu que l'objectif soit défini et la méthode ajustée. Car la question d'un « nous » positionné par rapport à un « autre » renvoie en effet à un principe existant dans l'ensemble des sociétés humaines. Inséparable des situations où des identités sont en jeu, l'émission d'un discours sur l'autre et le recours au stéréotype seraient, selon Herzfeld, un instrument destiné à masquer des intérêts et des stratégies (Herzfeld, 1992). Mais il reste encore à le prouver et à l'éprouver méthodologiquement parlant, en toutes situations. Car le plus souvent, me semble-t-il, l'identité mise en jeu à ces occasions est essentiellement réflexive. Les écrits des anthropologues sur la présentation de stéréotypes, en d'autres termes, ne m'ont pas convaincu. Pour la plume, certains s'amusent à raconter leur séjour à l'étranger, à parler de leurs « yeux américains », à expliquer ce qui leur apparaît comme des décalages, à montrer comment les autres sont ou ne sont pas. Tout cela fait référence, au mieux, à des codes culturels réflexifs, le plus souvent à des codes personnels où l'origine sociale et géographique de l'auteur n'est pas même questionnée. Si la plume est bonne, on peut encore savourer la description littéraire, la finesse de l'observation, le comique de la situation. Mais ces écrits ne disent rien sur la culture de l'autre.

Quand j'avais accepté de rédiger cet article pour João, j'étais tombée dans les mêmes travers, à savoir ceux qui consistent à décrire en référence à d'autres situations semblables ou plus familières, soit à comparer des choses vues au Portugal avec des situations vécues en Espagne ou en France. Je m'étais amusée à poser sur le papier toutes ces petites différences tangibles que l'autre remarque à l'étranger lors d'un séjour plus ou moins prolongé. Dans un paragraphe intitulé *Appelez-moi docteur*, j'y racontai l'histoire du camion de pompier qui m'a renversé sur un passage clouté à Benfica, de mon abandon dans un centre de jour où je ne pouvais pas être reçue puisque je n'y avais pas de médecin de famille, et de toute l'attention que l'on me portait le lendemain quand, en revenant avec une amie avocate, on apprenait alors que j'étais docteur et que de ce fait je méritais soudain d'autres égards. Là où tous trouvaient cela normal, j'étais moi choquée, scandalisée et immédiatement renvoyée à mes principes structurants, à ma culture. Dans ce cas précis, à la Révolution française et à l'abolition des privilèges. Mon amie avocate m'a bien vite dit qu'elle ne se lancerait pas dans un procès de « défense des droits de l'homme », ce qui m'apparaissait moi et pourtant comme une merveilleuse occasion de défendre la cause future des mal considérés, mais que si l'on m'avait spolié un bien immobilier, oui, elle aurait agi, sans hésitation. Quant au titre de cet article, le schéma est bien le même. C'est à l'occasion d'un colloque sur la pêche, assise au dîner à côté de Christine Escallier qui y participait, que les deux Françaises que nous étions mais qui ne se connaissaient guère se sont soudain esclaffées, complices, autour d'un « ils sont fous ces Portugais ». Il était bien moins question de Portugal et de Portugais que de notre propre histoire commune à nous, françaises, qui trouvaient une connivence culturelle et identificatrice hors des frontières culturelles de notre territoire. Sans équivoque possible, nous pensions bien sûr à notre valeureux gaulois Astérix qui, à l'occasion de ce banquet, nous avait réunies et, un peu stupidement, nous avions transposé en forme de boutade un patrimoine culturel partagé, implicite, à un autre contexte. João m'avait défié immédiatement. Mais je ne lui ai jamais remis mon article car, théoriquement, et par-delà l'anecdote amusante, la pertinence scientifique de la notion de stéréotype ne m'était pas apparue solide.

De l'ethnologie et du comparatisme

Bien sûr, il y aurait beaucoup à dire sur un pays qui ne cesse de changer au fil des années. Mais que faudrait-il relever ? À l'instar de Pierre Légli-Costa, historien d'art, directeur de la collection « Bibliothèque portugaise » aux éditions Métailié, et auteur d'un ouvrage sur les idées reçues sur le Portugal (Légli-Costa, 2007), je préfère faire fi des stéréotypes et proposer une autre lecture. La sienne est érudite, littéraire et historique, replaçant le Portugal dans son histoire pour mieux la faire connaître à un grand public lové dans les clichés. Il choisit de souligner ce qui est semblable³ et il valorise ce qui jamais n'est remarqué⁴.

Mais la nôtre, anthropologues, trouverait sans doute sa pertinence dans une étude actuelle et systématique menée à l'échelle du pays. Si les différentes représentations du Portugal importent tant aux anthropologues nationaux, qu'elles proviennent de l'extérieur comme de l'intérieur du pays (l'autre du dedans n'est-il pas aussi et parfois un extérieur ?), alors faisons du terrain. Par une méthode affinée qui permette de définir les questions et de sérier les réponses, sans doute serions-nous tout à fait en mesure de proposer une représentation du Portugal fine et complète. En établissant les critères théoriques d'identification, en tenant compte des différences sociales, économiques et géographiques, en formant une équipe d'archive et de terrain, c'est à une identification du pays, en quelque sorte (l'exercice n'est pas réservé aux seuls historiens, essayistes ou sociologues), que nous pourrions aboutir. Tellement de sujets sont encore à étudier (la santé, l'épargne, la démographie, etc.) qu'à l'échelle du pays, en ville et à la campagne, un corpus de données pourrait utilement être constitué. L'enquête pourrait aussi être menée à l'étranger, comme auprès des étrangers qui vivent au Portugal.

De grandes enquêtes collectives ont déjà eu lieu, à d'autres époques, en d'autres pays, lesquelles ont fourni – certes non sans problèmes et limitations – les données indispensables à la constitution de corpus analysables, puis comparables. Car la comparaison qui s'opère aussi bien dans la diachronie que dans la synchronie donne accès à des savoirs construits. C'est d'ailleurs l'un des principaux intérêts de l'anthropologie. Dans quelques années, nous serions alors armés pour savoir ce qui a changé comme pour ultérieurement reconduire une enquête. Vis-à-vis de nos voisins, voisins des villes, voisins des champs ou même voisins européens, le comparatisme trouve son sens. Et parmi les constats, il y aurait bien sûr des analyses possibles des représentations.

Certes, la recherche et l'analyse des résultats seraient moins immédiatement disponibles que l'anecdote individuelle éprouvée lors d'un séjour à l'étranger. Mais question de choix,

³ Les royautés, la colonisation, les savoirs, etc. De façon plus prosaïque, on pourrait ajouter : oui, on voit aussi depuis quelques années des gens courir dans les rues de Lisbonne (est-ce lié à l'arrivée de Décathlon, au succès des *telenovelas* et au culte du corps au Brésil ?). Oui en moins de cinq ans, je vois sécher dans mon quartier les mêmes paires de draps aux fenêtres (est-ce lié à l'arrivée d'IKEA ?). Oui en moins de cinq ans, se découvrent désormais les mollets poilus des hommes, jusqu'à ceux de certains docteurs de la ville (souvenez-vous, comment aurions-nous pu imaginer la chose, il y a seulement dix ans ?) ; oui comme partout en Europe, pour le moins, les garçons portent le pantalon à la limite de la raie des fesses et les filles le décollé à la raie des seins.

⁴ La technologie de pointe saute aux yeux : la *banda larga móvel* n'existe pas encore dans mon pays (février 2008). Quand je la réclame à Paris, le jeune vendeur me prend pour une espèce d'extra-terrestre : une femme, tout d'abord, qui visiblement n'est pas informaticienne, déjà vieille pour lui, mais qui sait déjà ce qui devrait arriver bientôt sur le marché. Le tout devient encore plus insolite quand je lui raconte la publicité à la télévision portugaise où le jeune homme assis sur une chaise à roulettes dévale les rues de la ville escarpée, tout en continuant d'être branché sur internet. Les cartes bancaires *multibanco* et multifonctionnelles, qui permettent de payer son eau, son électricité, mais aussi ses impôts, ses unités de téléphone et éventuellement aussi de retirer de l'argent. Changer le code de cette carte est d'une simplicité fort recommandée. Je ne connais qu'une banque en France qui ait essayé de faire adopter cette pratique, sans beaucoup de succès. Dans le spot publicitaire, on voyait alors une vieille dame à la caisse appelez son chien, lire son tatouage d'identification dans l'oreille, puis reproduire ce même code choisi pour sa carte bancaire. Les péages où l'on ne s'arrête plus, déjà anciens au Portugal, ont encore bien du mal à être adopté hors du pays. Les observations à la volée pourraient être multipliées à l'envi, sans aucun axe. D'où leur place revendiquée ici en note de bas de page.

question de destination, la quête n'est-elle pas la chandelle ? Alors peut-être, un jour, ensemble... Pour le moment, à tous, ma profonde amitié lusophile.

Bibliographie

BLOCH Maurice, 1998, *How we think they think. Anthropological Approches to cognition, Memory ans Literacy*, Colorado, Westview Press.

LEGLISE-COSTA Pierre, 2007, *Le Portugal. Idées reçues*, Paris, Ed. Le Cavalier Bleu.

HERZFELD Michael, 1992, « La pratique des stéréotypes », *L'Homme* 121 : 67-77.